**Dr. THOMAS GUEYDIER ,**

**Directeur de l'Institut de Formation Théologique de Rennes**

**Pour une Europe de l'Esprit -**

**- le témoignage d'Ivan Merz**

*Conférence prononcée à la Paroisse Croate à Paris le 19 janvier 2020*

Le 25 novembre 2014, le pape François faisait état de la contribution essentielle apportée par le christianisme en Europe. Il se situait ainsi dans la droite ligne de ses prédécesseurs. Avant lui, saint Jean Paul II s’exclamait, en effet, à Saint-Jacques de Compostelle, le 9 novembre 1982 : « Je lance vers toi, vieille Europe, ce cri plein d’amour : retrouve-toi toi-même, sois toi-même, découvre tes origines, ravive tes racines, revis ces valeurs authentiques qui ont rendu ton histoire glorieuse, et ta présence sur les autres continents bienfaisante ». A la suite du pape polonais, Benoît XVI n’a cessé de rappeler l’importance de ses racines chrétiennes de l’Europe. Le 4 juin 2011, à Zagreb, le pape émerite insistait tout particulièrement sur l’importance de la « liberté de conscience » que l’Eglise n’a eu de cesse de promouvoir sur le continent européen, entre autres. Benoît XVI déclarait ainsi : « le thème de la conscience est fondamental pour une société libre et juste, aussi bien au niveau national que supranational. Je pense naturellement à l’Europe, dont la Croatie fait partie depuis toujours au point de vue historique et culturel […]. Le prédécesseur du Pape françois ajoutait : « les grandes conquêtes de l’époque moderne, c’est-à-dire la reconnaissance et la garantie de la liberté de conscience, des droits humains, de la liberté de la science et donc d’une société libre, sont à confirmer et à développer en maintenant cependant la rationalité et la liberté ouvertes à leur fondement transcendant, pour éviter que ces conquêtes s’auto-annulent, comme nous devons malheureusement le constater en de nombreux cas. ».

Pour relever un tel défi, Ivan Merz se présente comme un modèle. D’une part, il rappelle le rôle majeur joué par le christianisme, en général, et par la liturgie catholique, en particulier, dans la culture française et européenne. D’autre part, et c’est peut-être ce qui est le moins connu, il fait preuve d’un immense respect pour la liberté de conscience alors qu’il présente les écrivains français dans le cadre de sa thèse consacrée à l’influence que la liturgie exerce sur eux. C’est ce que je vous propos de vous montrer rapidement.

Ivan Merz et les racines chrétiennes de l’Europe

Tout d’abord, Ivan Merz peut nous aider à rappeler l’importance des racines chrétiennes et, plus précisément encore, des racines catholiques de l’Europe. A la suite de Chateaubriand, de Joseph de Maistre et de Victor Hugo, il se dresse contre les Lumières qui expulsent la spiritualité en dehors de la culture en rejetant toute forme de culte, hormis celui de la raison. « Nous rencontrons à cette époque [le XVIIIe siècle], écrit Ivan Merz, l’esprit individualiste qui a été professé et divulgué par les philosophes et les encyclopédistes et qui a même fini par gagner le clergé catholique. […] Quant aux philosophes, ils étaient des plus opposés à la conception d’un culte social. Rousseau, qui connaissait la liturgie et qui s’est occupé de la théorie du plain-chant, était un esprit foncièrement anti-liturgique. Il pensait que l’homme n’a pas besoin de culte qui soit plus ou moins lié aux arts, ni de liens sociaux pour l’élever à Dieu[[1]](#footnote-1) ». Dans le même esprit, Ivan Merz fustige certains écrivains romantiques, comme Lamartine, qui cantonnent l’expression spirituelle, au nom d’un « individualisme forcené[[2]](#footnote-2) », dans ce que nous appelons aujourd’hui la « sphère du privé ». Dans un cas comme dans l’autre, c’est la jonction fondamentale entre l’individuel et le collectif qui est menacée.

Pour Ivan Merz le culte catholique, répond aux besoins les plus fondamentaux des peuples. Même s’il ne l’explicite pas dans ces termes, la liturgie permet, de son point de vue, d’opérer une synthèse exceptionnelle entre l’Universel et le Particulier. La liturgie s’oppose ainsi à la pensée des Lumières, qui conçoit la culture dans les termes d’un universalisme abstrait, d’une part, et au romantisme allemand, qui la définit exclusivement à travers le prisme du génie national, d’autre part.

Du côté du Particulier, l’*influence de la liturgie sur les écrivains français* rappelle que la liturgie cristallise la culture d’un peuple, la culture d’une Nation. Quand Ivan Merz parle de la liturgie, c’est en effet comme du patrimoine national du peuple français. « La liturgie fait partie du patrimoine de la France, écrit Ivan Merz. Elle n’est pas seulement l’éducatrice du goût du peuple français, elle lui fournit aussi une doctrine à laquelle il conforme très souvent les actes les plus importants de la vie[[3]](#footnote-3). » Le bienheureux croate nous renvoie ainsi l’image d’une France Nation et par extension d’une Europe des nations, c’est-à-dire d’une France et d’une Europe qui ne sont pas qu’une juxtaposition anonyme d’individus ou de communautés repliées sur elles-mêmes mais un organisme vivant, harmonieux, qui rassemble des hommes et des femmes autour de valeurs léguées par un patrimoine commun et aimé, le patrimoine liturgique. « Pour Maurice Barrès, écrit Ivan Merz, la liturgie est tout d’abord partie intégrante de la vie intérieure du prêtre et elle constitue l’écho toujours vivant des âmes qui ont peuplé jadis la France. En dehors de ce lien qu’elle forme entre les vivants et les morts, et sans considérer qu’elle crée d’une Nation un organisme quasi éternel, elle prouve, même par ses contrefaçons, que le Français doit donner une forme extérieure et visible aux forces inconnues qui sourdent dans les replis les plus cachés de son âme[[4]](#footnote-4). »

Du côté de l’Universel, la liturgie représente pour Ivan Merz un véritable pont entre la culture française, qu’il étudie, et les autres cultures européennes. L’enthousiasme pour l’identité se marie ainsi, chez lui, à une ouverture sans limite à l’altérité. Ivan Merz consacre de très belles pages aux écrivains étrangers, qui sont européens, en l’occurrence, ceux-là même qui « ont subi, entre autres, l’influence du mouvement liturgique français, et qui témoignent […] de la splendeur de la liturgie.[…] Les esprits épris de beauté, déclare-t-il à leur sujet, de quelque nationalité qu’ils soient, y découvrent une source intarissable de certitude et d’inspiration poétique[[5]](#footnote-5). » Parmi ces écrivains européens se trouve, par exemple, un certain Walcheren. Ivan Merz va jusqu’à déclarer que les considérations de ce Hollandais sur l’esthétique de la liturgie dépassent souvent celles que l’on peut admirer chez le grand écrivain français Huysmans. Huysmans auquel, rappelons-le, Ivan Merz consacre pas moins de trois chapitres et qu’il considère comme celui grâce auquel, je cite, « le renouveau liturgique a commencé sa marche triomphale à travers les lettres françaises[[6]](#footnote-6). » « Walcheren, conclut Ivan Merz, s’est imprégné  à ce point de l’esprit français, que l’on ne ferait tort à personne, en lui assignant une place de choix, dans le nombre des admirateurs de la liturgie parmi les écrivains français[[7]](#footnote-7). »

Ivan Merz montre aussi la liturgie permet d’aller du Particulier à l’Universel. Il s’intéresse, par exemple, à la fréquentation de la messe par l’écrivain guerrier Henri Ghéon . Il explique comment celui-ci est passé d’une pratique extérieure et identitaire de la liturgie à l’expérience d’une rencontre authentique avec le divin capable de transcender les appartenances. La liturgie tout d’abord perçue comme l’expression d’un groupe est comprise, dans un deuxième temps, comme une porte d’accès aux réalités supérieures et universelles. Ivan Merz écrit : « L’intérêt national l’emportait alors chez Ghéon, avant sa conversion, sur les préoccupations religieuses. Il l’avouait lui-même[[8]](#footnote-8). » Ivan Merz continue : « Comme la liturgie appartenait au patrimoine national de la France, il était naturel qu’il l’aimât et y participât avec ferveur à cette époque de sa vie, comme Barrès, par exemple. Arrivé sur le front, il assistait chaque dimanche à la messe […]. Touché par l’assistance fervente formée par ces jeunes gens, la simplicité d’un officier anglais, la splendeur des chants liturgiques par les grandes orgues voilées, Henri Géhon se vit placé par une force irrésistible devant le problème religieux[[9]](#footnote-9). » Ivan Merz conclut : « La conversion finale de ce guerrier s’effectuera sous les auspices de la liturgie. Ce sera à l’occasion de la fête mémorable de Noël, qui avait vu naître la France et qui fit ressusciter l’enfant de Mara dans l’Annonce faite à Marie, que notre guerrier deviendra chrétien et frère de tous ceux qui s’apprêtent à braver courageusement une mort certaine[[10]](#footnote-10). »

Ivan Merz et la liberté de conscience

Après avoir essayé de comprendre comme Ivan Merz fait apparaître les racines liturgiques de la littérature française qui s’étendent à l’Europe toute entière, venons-en à la liberté de conscience, qu’il met tout particulièrement à l’honneur dans son étude. En effet, contre toute attente, ce qui intéresse Ivan Merz n’est pas l’adhésion des écrivains qu’il étudie à la foi catholique ou leur appartenance à l’église, encore moins leur piété. Pour le dire autrement, l’opinion religieuse des écrivains n’est pas prise en considération dans son étude. Là n’est pas la question. Ce qui intéresse Ivan Merz, en réalité, c’est la manière dont leurs œuvres témoignent, en elles-mêmes, de l’influence de la liturgie. En ceci, il rejoint bien, dans son propre champ d’investigation, l’idée d’une certaine laïcité ou une certaine idée de la laïcité, d’une « saine laïcité », comme disait Benoît XVI. Par une telle attitude, il anticipe aussi les grandes déclarations du magistère catholique au XXe siècle. Pensons au message radiophonique du 23 mars 1952 du Pape Pie XII sur la conscience chrétienne et, par la suite, bien-sûr, au Concile Vatican II, qui définit la conscience, dans la constitution pastorale *Gaudium et spes,* comme, je cite, « le centre le plus secret de l’homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre[[11]](#footnote-11) ». La manière dont Ivan Merz analyse la vie et l’œuvre d Joris-Karl Huysmans (1848-1907), dont nous avons déjà parlé, va nous aider à mieux comprendre l’attitude paradoxale de ce saint qui fait l’éloge de la liturgie catholique tout en se désintéressant des convictions religieuses d’autrui.

A la charnière du XIXe et du XXe siècle, alors qu’Ivan Merz prend la plume, les milieux littéraires et ecclésiastiques français se remettent à peine d’un débat particulièrement houleux qui touche à l’authenticité de la conversion de Huysmans. A l’époque*[[12]](#footnote-12)*, certains lecteurs traitent Huysmansde « salaud vendu au clergé[[13]](#footnote-13) ». D’autres soulignent que sa nature artiste est incompatible avec sa nouvelle vocation religieuse. Le critique d’art Gustave Coquiot, par exemple, se demande si « un tel artiste peut être un converti docile, ne voyant plus, ne jugeant plus, ne décrivant plus[[14]](#footnote-14) » Dans le même esprit, le critique littéraire, Georges Lavalée, déclare en 1917, dans son *Essai sur la psychologie morbide de Huysmans,* que la conversion de ce dernier n’est que « la capitulation d’un être qui vieillit et s’affaiblit[[15]](#footnote-15). » « Le mysticisme lui entré plus avant dans l’œil que dans l’âme[[16]](#footnote-16) », déclare, de son côté, le journaliste Remy de Gourmont. Quant à Edmond de Goncourt, fondateur de l’Académie et du prix du même nom, il écrit dans son journal : « On se demande si la conversion de Huysmans est bien sincère. Voyons ! Si vraiment l’homme était converti, est-ce qu’il aurait fabriqué un volume tout plein d’une Florence à la cantonade ? Sa conversion aurait été silencieuse, comme l’est une vie de trappiste. Puis, talent à part, j’ai une grande défiance de Huysmans. Il m’a toujours fait l’effet d’un mystificateur et je me demande s’il n’a pas voulu […] devant le gobage naïf, se donner simplement la satisfaction de dire tout bas, dans sa barbe poivre et sel, avec un sourire méphistophélique : “Elle est bien bonne, bien bonne[[17]](#footnote-17)” ». Enfin, Léon Bloy, le fameux auteur du *Désespéré*, parle de « la conversion de la onzième heure du saint Paul du chemin de velours[[18]](#footnote-18) ». Du côté des ecclésiastiques, l’abbé Delfour dit craindre que la conversion de Huysmans « ne procède, je cite, d’une sensibilité exacerbée et d’un dilettantisme d’art qui la rendent sujette à des variations inhérentes à un esprit dominé par des impressions nerveuses[[19]](#footnote-19). »

A l’opposé, d’autres voix, au sein du clergé, en particulier, s’élèvent, pour défendre la sincérité de Huysmans et l’authenticité de sa conversion décriée. Parmi eux se trouvent l’abbé Kleun, l’abbé Henry Moeller, et notamment l’abbé Arthur Mugnier, ami de l’écrivain. A maintes occasions ce dernier a témoigné en public de la bonne foi de l’écrivain. Le jour de sa mort, il écrit dans son journal : « Pauvre cher romancier que j’ai connu pendant seize ans, que j’ai défendu partout, dont j’ai crié la conversion sur les toits[[20]](#footnote-20). »

Comment notre cher Ivan se situe-t-il donc dans ce débat, dont les derniers développements dates de 1917, c’est-à-dire de la veille ou de l’avant-veille de son arrivée à Paris en 1920. Son étude consacre trois chapitres à Huysmans respectivement intitulés « Huysmans avant sa conversion », « Huysmans après sa conversion » et « Huysmans caractéristiques générales ». Ivan Merz semble donc prendre acte de la « conversion » du romancier à travers de tels titres. Dans le dernier de ces trois chapitres, il pointe certes l’esthétisme du romancier mais n’y voit pas quelque chose qui invaliderait sa conversion: « Il ne faut nous étonner, écrit-il, qu’ayant une conception si élevée de la liturgie et voulant faire de l’apologétique artistique, Huysmans soit tombé dans une forme d’excès que nous désignerons par le terme d’esthétisme. Tombant sous le charme de la beauté de la liturgie, il oublie souvent les trésors de sciences philosophiques et théologiques qui y sont cachés et ne prend pas toujours en considération que l’un des buts qu’elle poursuit est d’opérer la transformation de l’homme tout entier[[21]](#footnote-21). » Ivan Merz cite aussi l’abbé Mugnier mais ce n’est que pour lui emprunter une remarque d’ordre esthétique, qui identifie le style du romancier non seulement à la peinture mais aussi à la sculpture, en l’occurrence : « On pourrait prétendre, comme dit Mugnier, que la plume de Huysmans remplace un ciseau comme on dit avec justesse qu’elle vaut un pinceau[[22]](#footnote-22)».

En réalité, Ivan Merz ne sait pas si Huysmans s’est réellement converti. Ou, pour être précis, la question de savoir si Huysmans s’est vraiment converti n’a pas beaucoup d’importance pour lui. Pour se prononcer à ce sujet, Ivan Merz s’en remet à ce qu’en dit Huysmans lui-même, je cite : « Comme la valeur doctrinale de la liturgie lui était presque indifférent, il nous dit très rarement si certains textes ont exercé une influence salutaire, bonne et active sur sa propre vie[[23]](#footnote-23) ». Et Ivan Merz ajoute ensuite une phrase essentielle pour notre propos : « Il est très difficile de donner notre avis à ce sujet[[24]](#footnote-24) ». Il-est-très-difficile-de-donner-notre-avis-à-ce-sujet. En fait, à travers un tel aveu, Ivan Merz refuse définitivement de prendre partie dans la querelle et déplace le commentaire sur un tout autre plan que celui d’une apologétique immédiate visant à assimiler au christianisme, d’une manière ou d’une autre, les hommes de culture.

Le Bienheureux croate explicite, dans les lignes suivantes, le sens de sa démarche : « Notre tâche ne consiste qu’à montrer les faits et relever que le sens esthétique de Huysmans était incontestablement développé chez lui au point d’éclipser toutes les autres facultés de son être[[25]](#footnote-25). » Notre-tâche-ne-consiste-qu’à-montrer-les-faits. La tâche dont il s’agit ici est évidemment la tâche du docteur, la tâche du savant, qui aspire à l’objectivité la plus totale, sans confondre la voix de l’auteur, du narrateur et du personnage, en l’espèce, mais c’est aussi et surtout, pensons-nous, la tâche du chrétien qui se refuse à violer l’intimité d’une conscience, serait-ce celle d’un écrivain célèbre qui chante les louanges de la prière de l’église. Bref, ce qui intéresse fondamentalement Ivan Merz, c’est la manière dont Huysmans témoigne de la place occupée par la liturgie dans la culture française. Un-point-c’est-tout. Dans le même esprit, Ivan Merz classe Zola dans la catégorie des écrivains liturgiques, non pas sur la bases des convictions personnelles de l’auteur, contraires à la foi catholique, mais à partir de la capacité de l’auteur de *Lourdes* à rendre compte du phénomène liturgique. En revanche, Pierre Loti, qui partage pourtant des convictions chrétiennes, appartient, d’après la classification d’Ivan Merz, à la catégorie des écrivains anti-liturgiques, parce qu’il ne parvient pas à rendre compte du faste des cérémonies religieuses.

Vous l’aurez compris, à la lumière de ce quelques observations, la thèse d’Ivan Merz se présente bel et bien comme un précieux outil qui nous permet à la fois de défendre les racines chrétiennes de l’Europe, aujourd’hui encore, tout en valorisant ce que l’Eglise n’a cessé de promouvoir en son sein, comme Benoît XVI le rappelait à Zagreb en 2011 : la liberté de conscience. Grâce à Ivan Merz, nous sommes en effet invités à valoriser ce qu’il y a de plus religieux dans le christianisme, à savoir le culte, sans oublier pour autant que la tâche du chrétien s’arrêtera toujours aux portes des consciences, à jamais closes. De ce point de vue, Ivan Merz se présente donc à la fois comme un catholique convaincu et comme un Européen « absolument moderne », pour reprendre l’expression de Rimbaud. Autrement dit, le Bienheureux croate rappelle, à tous les européennes, que l’apologie ou la défense de la foi la plus authentique ne peut s’exprimer, pour les catholiques, qu’à travers une hésitation infinie dès lors qu’il s’agit de se prononcer sur les convictions les plus intimes d’autrui, car il sera toujours je cite « très difficile pour nous de donner notre avis à ce sujet. »

1. *Ibid*., p. 21. [↑](#footnote-ref-1)
2. *Ibid.*, p. 27. [↑](#footnote-ref-2)
3. *Ibid*., p. 239. [↑](#footnote-ref-3)
4. *Ibid*.,p. 120. [↑](#footnote-ref-4)
5. *Ibid*.,p. 260. C’est nous qui soulignons. [↑](#footnote-ref-5)
6. *Ibid*.,p.79. [↑](#footnote-ref-6)
7. *Ibid*.,p. 265. [↑](#footnote-ref-7)
8. *Ibid*., p. 268. [↑](#footnote-ref-8)
9. *Ibid*.,p. 269. [↑](#footnote-ref-9)
10. *Ibid*.;p. 270. [↑](#footnote-ref-10)
11. Concile Vatican II, *Gaudium et Spes*, n° 16. [↑](#footnote-ref-11)
12. Smeets Marc, *Huysmans l’inchangé, histoire d’une conversion*, New York, éditions Rodopi, 2003. [↑](#footnote-ref-12)
13. « Lettres retrouvées ; Deux lettres de J.-K. Huysmans à Arnold Goffin », *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n°. 62, 1974, p. 5 (lettre du 14 juillet 1895) cité dans Smeets Marc, *Huysmans l’inchangé, histoire d’une conversion*, *op. cit.*, p. 56. [↑](#footnote-ref-13)
14. Coquiot Gustave, *Le Vrai J.-K. Huysmans*, Paris, Boss, 1912, p. 90, cité dans Smeets Marc, New York, *Huysmans l’inchangé, histoire d’une conversion*, *op. cit.,* p. 56. [↑](#footnote-ref-14)
15. Lavalée Georges, *Essai sur la psychologie morbide de Huysmans*, Paris, Vigot éditeurs, 1917, p. 34, dans Smeets Marc, New York, *Huysmans l’inchangé, histoire d’une conversion*, *op. cit.,* p. 56. [↑](#footnote-ref-15)
16. Gourmont (de) Rémy, *Le livre des masques*, Paris, Mercure de France, 1896, p. 116, dans Smeets Marc, New York, *Huysmans l’inchangé, histoire d’une conversion*, *op. cit.,* p. 57. [↑](#footnote-ref-16)
17. Goncourt (de) Edmond et Jule, *Journal : mémoires de la vie littéraire,* tome XXI (1895-1896), Paris, Fasquelle et Flammarion, 1956, p. 28-29, dans Smeets Marc, New York, *Huysmans l’inchangé, histoire d’une conversion*, *op. cit.,* p. 57. [↑](#footnote-ref-17)
18. Bloy Léon, « J.-K. Huysmans de l’Académie Goncourt » (paru en 1903 dans *Les dernières colonnes de l’église*), in : *Œuvres de Léon Bloy*, Paris, Mercure de France, 1965, t. IV, p. 252, dans Smeets Marc, New York, *Huysmans l’inchangé, histoire d’une conversion*, *op. cit.,* p. 57. [↑](#footnote-ref-18)
19. « Opinion d’un Bénédiction de Ligugé sur M. Huysmans », Le Temps, 2 mai 1903, cité d’après : « Léon Bloy, Sur Huysmans », Raoul Vaneigem, éd., Bruxelles, Editions Complexe, 1986, p. 76, cité dans Smeets Marc, New York, *Huysmans l’inchangé, histoire d’une conversion*, *op. cit.,* p. 57. [↑](#footnote-ref-19)
20. *Journal de l’abbé Mugnier* (1879-1939), texte établi par Marcel Billot, Paris, Mercure de France, 1895, p. 167 (14 mai 1907), cité dans Smeets Marc, New York, *Huysmans l’inchangé, histoire d’une conversion*, *op. cit*., p. 58. [↑](#footnote-ref-20)
21. Merz Ivan, *L’influence de la liturgie sur les écrivains français*, *op. cit*., p. 102. [↑](#footnote-ref-21)
22. *Ibid*., p. 100. [↑](#footnote-ref-22)
23. *Ibid.*, p. 97. [↑](#footnote-ref-23)
24. *Ibid*. [↑](#footnote-ref-24)
25. *Ibid*. [↑](#footnote-ref-25)